ARTHUR BUIES

LA VALLÉE

DE

LA MATAPÉDIA

OUVRAGE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF



QUÉBEC
LÉGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR–ÉDITEUR

1895

LA VALLÉE

DE

LA MATAPÉDIA



SAINTE-ANNE DE RESTIGOUCHE

ARTHUR BUIES

LA VALLÉE
DE
LA MATAPÉDIA

OUVRAGE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF



QUÉBEC
Léger Brousseau, Imprimeur–Éditeur
1895

LA VALLÉE

DE

LA MATAPÉDIA

I

La vallée de la Matapédia est une belle et fertile zone qui s'étend depuis les dernières concessions des comtés de Rimouski et de Matane, dans le bas Saint-Laurent, jusqu'à la rivière Ristigouche qui se jette dans la Baie des Chaleurs. Celle-ci est un profond estuaire, large d'une vingtaine de milles au moins, qui sépare la partie orientale des deux provinces de Québec et du Nouveau-Brunsnwick, et dont les eaux vont se mêler à celles du golfe Saint-Laurent, après un cours d'une centaine de milles, à partir de l'embouchure de la Ristigouche.

Au point de vue géographique, la vallée de la Matapédia, proprement dite, se borne au territoire arrosé par la rivière de ce nom et les quelques affluents qui l'alimentent ; mais on lui rattache communément une grande partie de la région dite " de Témiscouata ", qui l'avoisine et à

laquelle elle se trouve si intimement liée qu'il est impossible de les séparer l'une de l'autre, pour les fins de la colonisation.

La rivière Matapédia prend sa source dans le lac du même nom, sous le 48e 40 de latitude nord. Après un parcours d'une soixantaine de milles environ, elle va se jeter dans la rivière Ristigouche. En ligne droite, on évalue à 42 milles la distance entre l'extrémité sud du lac Matapédia et l'embouchure de la rivière, au 47e 59 de latitude nord, méridien de Greenwich.

L'étendue de territoire arrosé par elle et ses affluents est d'environ 1300 milles carrés, soit 832,000 acres. Sur ce chiffre, on compte 775 milles carrés livrés à l'industrie forestière et répartis entre divers concessionnaires qui exploitent principalement le cèdre, l'épinette blanche, le sapin et le bouleau.

Réduite aux proportions purement géographiques, la vallée de la Matapédia est loin d'avoir l'étendue ou l'importance de vallées telles que celles du lac Saint-Jean, de l'Outaouais, du Saint-Maurice ou même de la Chaudière, mais c'est une magnifique région agricole, éclose d'hier seulement à la colonisation, recherchée de plus en plus tous les jours à mesure qu'elle est connue davantage, capable de nourrir aisément une population de trois cent mille âmes et offrant des avantages exceptionnels d'établissement.

La vallée de la Matapédia tire en outre une bonne partie de sa valeur de sa position unique entre les deux provinces de Québec et du Nouveau-Brunswick, dont elle est en



VILLAGE DE MATAPEDIA

quelque sorte le trait d'union et l'attache indispensable. A travers son territoire passe le seul chemin qui conduit, non seulement à la province maritime que nous venons de nommer, mais encore aux établissements très nombreux, considérables et prospères qui forment le littoral de la Baie des Chaleurs, jusqu'à la limite orientale de l'immense comté de Gaspé.

Elle est traversée, dans toute sa longueur, par le chemin de fer intercolonial, et elle est sur le chemin de la grande route maritime et continentale qui, dans un avenir rapproché, reliera l'Atlantique aux grands lacs de l'Ouest par le port de Paspébiac, sur la Baie des Chaleurs.

Dans un avenir non moins rapproché, enfin, la vallée de la Matapédia va se trouver rattachée, en droite ligne, par un autre chemin de fer, à celui de Témiscouata, qui met en communication tout le littoral du Saint-Laurent, entre les comtés de Kamouraska et de Rimouski, avec la province du Nouveau-Brunswick. Ce chemin de Témiscouata n'est, à proprement parler, qu'un tronçon d'une grande ligne future qui reliera Saint-Jean, la capitale de la province néo-brunswickoise, au réseau multiple des lignes qui parcourent tout le continent américain.

II

La vallée de la Matapédia fait partie de cette riche zone territoriale qui s'étend, en arrière de la chaine souvent interrompue des Alléghanys, entre les lacs Squatteck, près du grand lac Témiscouata, et l'embouchure de la Ristigouche. Cette vaste étendue de pays, qui forme un plateau continu, dont les ondulations se suivent indéfiniment sans

jamais dépasser un niveau uniforme, ne contient pas moins de treize cent mille acres de terre arable, d'une qualité supérieure, qui n'est surpassée dans aucune autre partie de la province. On l'assimile généralement aux plus belles parties des cantons de l'Est, tant au point de vue du climat qu'à celui du sol, ce qui veut dire qu'on la reconnaît comme éminemment propre aux établissements agricoles, sur une échelle variée.

Cependant, aucune fraction de ce fertile territoire n'a encore été livrée à la culture, si l'on en excepte les deux rives de la Matapédia et le voisinage immédiat des lacs dont nous venons de parler.

La colonisation n'y est pas encore parvenue ; elle a été arrêtée par la chaîne des Alléghanys, qui n'offre pas abondamment de passages faciles en arrière des paroisses riveraines de notre grand fleuve, en sorte qu'on a ignoré jusqu'à une date encore toute récente quelle était l'étendue et la valeur de ce beau domaine. Le défricheur n'y avait pas pénétré ; seul, le bûcheron y avait promené ses ravages pour le compte des marchands de bois, qui ont à peu près dépouillé toute la région de ses meilleures essences forestières. Si le colon, découragé de ne trouver qu'un sol avare dans les vallons des Alléghanys et fatigué déjà, peut-être, d'une lutte sans espoir pour assurer la subsistance de sa famille, avait eu la force de franchir la chaîne, il se serait trouvé en présence du plateau que nous venons de signaler et dont le sol, partout généreux, exempt de roches, d'une culture facile, lui aurait permis de fonder

une demeure heureuse et de mener la noble et libre vie de l'homme des champs.—La désastreuse émigration des Canadiens aux Etats-Unis aurait pu être combattue suffisamment pour l'empêcher de devenir un véritable fléau, et nous aurions vu s'accroître proportionnellement la population et la richesse de notre province ; mais il est temps encore d'appliquer un remède salutaire en faisant connaître et en faisant valoir les endroits où la colonisation peut se porter avec certitude de succès et de prospérité. C'est vers ce but que tendent aujourd'hui les efforts des esprits généreux qui mettent le patriotisme dans les faits, dans l'étude et la vulgarisation des connaissances concernant chaque région en particulier, de façon à ce que défricheurs et colons, également, sachent d'avance où se diriger et quel parti ils pourront tirer promptement des endroits qu'ils auront choisis pour y créer des foyers nouveaux.

* * *

La colonisation ayant été, pendant de longues années si étrangement organisée et conduite dans notre province, ses méthodes ayant été si peu comprises, elle-même si détournée de ses fins et dénaturée au point de n'être, dans bien des cas, qu'un instrument aux mains des spéculateurs politiques, on a négligé de donner sa pleine et entière efficacité au seul moyen qui aurait pu arrêter le dépeuplement de nos vieilles paroisses, en fournissant aux colons toutes les facilités de parvenir aux domaines encore vierges de la couronne et de s'y établir. Ceux des nôtres qui, de découragement, abandonnaient les anciennes demeures familiales, pour aller chercher leur subsistance

aux Etats-Unis, ne connaissaient pas les richesses que renfermait le plateau intérieur des Alléghanys, et, les eussent-ils connues, que cela n'aurait été pour eux d'aucune utilité, puisqu'il n'y avait aucun chemin qui conduisît à travers la chaîne de montagnes et qu'ils n'eussent pu en frayer un eux-mêmes.

Mais notre province, qui occupe dans la confédération canadienne une position incomparable, n'a guère été connue jusqu'à nos jours, même de nos propres nationaux, et ne commence-t-elle à l'être que vaguement par les etrangers. L'étude géographique en a été déplorablement négligée, les explorations méthodiques ont fait défaut; les gouvernements, quels qu'ils fussent, n'ont pas semblé comprendre un seul instant la valeur et la portée de travaux qui eussent dévoilé tout ce que notre sol recèle de richesses inexploitées, et quels larges champs il peut offrir de toutes parts à une vigoureuse et saine émigration ; mais aujourd'hui, heureusement, un grand effort va être tenté dans ce sens ; on a enfin ouvert les yeux sur la nécessité absolue de faire une publicité sérieuse qui vulgarise les notions indispensables sur notre pays, et le département de l'Agriculture et de la Colonisation commence, dès maintenant, la publication d'une série de brochures substantielles, consacrées chacune à l'une des régions fertiles de la province.

En outre, des circonstances d'une importance extrême, comme la construction du chemin de fer Atlantique et Lac Supérieur et celle du chemin de Témiscouata à Matapédia, ne vont pas tarder à porter leurs fruits.

L'attention du public va être irrésistiblement attirée vers la portion du pays dont nous traitons en ce moment; sans doute il va en résulter un fort courant d'émigration,

soit de nos vieilles paroisses, soit de l'étranger, soit même de quelques-uns des centres canadiens des Etats-Unis, vers lesquels se portent incessamment nos regards, que notre sollicitude n'abandonnera jamais et dont nous ne cesserons jamais de désirer le retour au foyer national.

III

La vallée de la Matapédia, comme nous l'avons dit ci-dessus, comprend une superficie d'environ 1300 milles. En y ajoutant la région de Témiscouata, qui l'avoisine immédiatement et qui se développe sur une étendue de deux mille trois cent milles, on peut dire que cette importante fraction de notre pays forme une région agri cole, remarquablement fertile, d'à peu près 3600 milles en superficie.

En ligne droite, la distance entre le lac Témiscouata et l'embouchure de la Matapédia est de 80 milles. On remarquera qu'une ligne droite, tirée entre ces deux points, passe en grande partie sur le territoire du Nouveau-Brunswick, mais ce n'est pas là être en pays étranger, et les conditions de tenure des terres sont à peu près les mêmes dans cette province et dans la nôtre. Au reste, les Canadiens-français semblent être chez eux dans toute la zone limitrophe entre leur province, d'un côté, et, de l'autre, le Nouveau-Brunswick et l'Etat du Maine.

Dans les chiffres que nous venons d'indiquer, relativement à la région du Témiscouata, nous sommes restés entièrement dans la province de Québec, et nous avons calculé l'étendue de cette région dans les limites comprises entre le lac Témiscouata à l'ouest, la frontière de

la province au sud, les premiers cantons des comtés de Témiscouata et de Rimouski au nord, enfin le bassin proprement dit de la Matapédia à l'est. Cela nous donne, comme on vient de le voir, une superficie de 2,300 milles carrés, dont la quantité de terre arable a été évaluée par un arpenteur à un peu plus de 1,300,000 acres et peut nourrir à l'aise une population de 200,000 agriculteurs.

IV

Lorsqu'on pénètre dans les dernières concessions de la seigneurie de Rimouski, on se trouve au milieu d'un pays extrêmement accidenté, où le chemin consiste en montées et en descentes presque ininterrompues, sans que l'œil aperçoive, aussi loin que la vue peut s'étendre, aucune succession de montagnes, mais seulement des monts isolés et des soulèvements du sol plus ou moins accusés. La chaîne des Alleghanys a subi en cet endroit une dépression prolongée et s'est affaissée, comme pour ouvrir un passage à la vallée de la Matapédia et offrir une route naturelle entre les deux provinces de Québec et du Nouveau-Brunswick.

En arrivant au village de Saint-Donat, les collines s'éloignent peu à peu et l'on entre dans une vallée ou l'horizon s'élargit et où l'espace redevient libre. On remarque que, de tous côtés, les terres semblent produire abondamment, et l'on constate une égalité d'aisance qui répand comme un parfum de bonne habitation sur tout le parcours du chemin.

On continue, et après avoir fait environ neuf milles de plus, on voit se dessiner devant soi, sur les bords de la



VILLAGE ST-ALEXIS MATAPEDIA

rivière Métis, la pittoresque et gracieuse paroisse de Sainte-Angèle, qui est le joyau de cette contrée et qui doit à sa position géographique d'être comme un centre d'où la colonisation rayonne dans toutes les directions. Sainte-Angèle, en effet, située sur la rivière Métis, à sept milles d'une station de l'Intercolonial, celle de Ste-Flavie, s'ouvre, d'un côté, sur le chemin Matapédia, qui va de Sainte-Flavie à la Baie des Chaleurs, et de l'autre, sur un chemin nouveau, ouvert il y a cinq ans, qui suit le cours de la rivière Métis et aboutit au grand lac de ce nom, vingt-et-un milles plus loin. Partout le sol est couvert d'une riche moisson ; les épis sont longs et chargés de grains ; les champs d'avoine et de blé rivalisent avec les prairies couvertes de foin, et l'on reste étonné de ce spectacle dans un endroit où l'on croyait naturellement que la civilisation avait à peine pénétré.

Qu'on se détrompe. Cette paroisse, toute jeune encore de Sainte-Angèle, a été fondée par un noyau des hommes les plus actifs et les plus énergiques des paroisses riveraines du Saint-Laurent. Plutôt que d'émigrer aux Etats-Unis, ces vaillants résolurent de tout essayer d'abord sur le sol de leurs pères, et ils se sont enfoncés hardiment dans le cœur de l'épaisse forêt. Aussi n'ont-ils pas tardé à fonder un établissement prospère. Il n'y a pas moins d'une quarantaine de " moissonneuses " en usage aujourd'hui dans Sainte-Angèle, sans compter les autres instruments aratoires, et cela parmi une population qui, il y a trente-cinq ans à peine, lors de son arrivée sur les lieux, était sans ressources aucunes et dispersée çà et là, au choix de ses membres, sur les bords de la rivière Métis.

* * *

Dans ce temps-là, le grand chemin de Matapédia, qui a ouvert à l'agriculture toute la vallée de ce nom, n'était pas encore commencé, puisqu'il ne date que de 1863. Aujourd'hui, il est bondé d'établissements sur presque tout son parcours et, depuis Sainte-Flavie qui, à cette époque, constituait à peu près la limite des établissements, usqu'au canton de Ristigouche, à l'entrée de la Baie des Chaleurs, il offre une longue et belle voie de communication qui a fait plus, pour le développement de cette contrée, que le chemin de fer " Intercolonial " lui-même.

Non seulement le chemin de Matapédia n'était pas ouvert, il y a trente-cinq ans, (c'était une grande voie qui devait devancer la colonisation) mais encore, et à plus forte raison, n'y avait-il de chemin d'aucune espèce, à peine même un sentier rudimentaire conduisant du littoral du fleuve à l'intérieur. Ceux qui amenaient avec eux cheval et voiture étaient obligés de les traverser, lorsque les rivières étaient trop profondes, sur des planches mises en travers de deux canots.

Ils allaient à l'aventure, choisissant comme ils pouvaient les meilleures terres, suivant les indices extérieurs ; ils s'établissaient, sans songer aux peines, aux labeurs et aux difficultés de l'avenir, là où ils avaient fait leur choix, loin de toute communication, de tout secours et souvent aussi sans perspective définie devant eux.



Vers 1830, le gouvernement canadien, voulant rattacher la Baie des Chaleurs au reste de la province et ouvrir un passage par terre avec les provinces maritimes, fit faire

une exploration de la vallée de la Matapédia, dans le but d'y pratiquer le chemin projeté. Ce chemin auquel on donna le nom de Kempt, en l'honneur d'un gouverneur anglais, partait de Métis et devait aboutir à la Ristigouche. Fait à la hâte, mal nivelé, grossièrement découpé dans un terrain souvent rempli d'accidents, ce chemin ne donna pas les résultats qu'on aurait pu attendre, en raison de son extrême utilité et de son importance.

Une nouvelle exploration fut alors décidée et confiée à M. G. F. Baillargé, plus tard sous-ministre des travaux publics à Ottawa, lorsque la confédération des provinces anglaises de l'Amérique du Nord eût été accomplie. Guidé par un homme habile, M. Malcolm Fraser, établi depuis un certain nombre d'années dans la vallée de la Matapédia, M. Baillargé ne fut pas longtemps à trouver un passage plus facile que celui du chemin Kempt et à mettre à exécution l'entreprise dont on l'avait chargé. Commencée en 1862, la construction du nouveau chemin, qui partait de Sainte-Flavie et aboutissait à la tête de la Baie des Chaleurs, fut menée activement. On évita avec soin toutes les élévations du terrain, et l'on peut dire que, sur une longueur de cent milles environ que ce chemin parcourt, c'est à peine s'il présente quelques pentes, du reste très douces, quoiqu'en certains endroits les travaux aient été très difficiles à effectuer et aient coûté au delà de quatre cents dollars l'arpent.

* * *

Jusqu'à l'ouverture du chemin de fer Intercolonial, laquelle eut lieu en 1874, le chemin de la Matapédia

l'un des plus beaux qui aient jamais été faits dans la province, avait joui d'une réputation proverbiale. C'était la grande route par où passaient les malles et les voyageurs allant d'une province à l'autre, et l'on y voyait une circulation presque incessante, quoiqu'il n'y eût encore que de rares habitations sur son parcours. La construction de " l'Intercolonial " avait été en grande partie la cause de cette activité, le chemin de la Matapédia lui étant devenu absolument indispensable pour le transport du matériel, de tous les objets et de tous les hommes nécessaires à l'établissement de cette voie ferrée.

On pouvait compter alors les habitations qui apparaissaient, à de longs intervalles, dans la moitié supérieure de la vallée. A vingt milles de Sainte-Flavie, on trouvait Malcolm Fraser, seul, là où s'élève aujourd'hui la paroisse de Saint-Moïse. Sept milles plus bas, à l'extrémité nord-est du lac Matapédia, se dressait également, dans une complète solitude, la maison de Pierre Brochu, ouverte à tous les voyageurs. Aujourd'hui, l'antique maison hospitalière a fait place à un village florissant qui porte le nom de Sayabec.—De là, il fallait faire dix autres milles avant d'atteindre la plus prochaine habitation, celle de Marcel Brochu, fils du précédent ; et enfin, après avoir parcouru dix milles de plus encore, on atteignait un endroit appelé La Fourche, habité par une seule et unique famille, celle des Noble.

A part ces quelques habitations, échelonnées sur un aussi long parcours, on ne voyait que quelques relais de poste de distance en distance.

* * *

La création du chemin de la Matapédia avait engagé bon nombre des habitants des vieilles paroisses à venir se fixer à l'arrière du comté de Rimouski, tant il est vrai que les chemins sont la première des conditions nécessaires à toute colonisation. A l'ouverture de celui de Matapédia il faut attribuer la fondation de Saint-Moïse, paroisse qui compte actuellement cent vingt familles et qui est entrée dans la voie de la prospérité. Elle possède une station de chemin de fer, deux scieries, un moulin à farine, une fromagerie et quatre écoles. Les terres n'y sont encore cultivées que sur les deux côtés du chemin, mais elles sont reconnues pour être excellentes jusqu'à la limite des dernières concessions.

La paroisse encore embryonnaire de Sainte-Marie de Sayabec pénètre, en partie dans la seigneurie de Matapédia, en partie dans les cantons Awantysh et Matane. Elle est agréablement située sur les rives de la rivière Sayabec, à quelques arpents du lac Matapédia et de la station de l'Intercolonial. Le village renferme deux magasins, un bureau de poste, deux écoles et une chapelle érigée en 1892 et desservie par le curé de Saint-Moïse. La confection du bardeau s'y fait sur une grande échelle et donne de l'ouvrage à plusieurs centaines d'hommes.

Se développant sur une superficie de quatre-vingt milles environ—dix de profondeur sur huit de largeur—la paroisse de Sayabec est à vrai dire une vaste plaine, traversée de jolies rivières, abondant en bois de toute sorte et possédant un sol arable de première qualité. Elle communique, par un passage naturel, avec la région lointaine des lacs Métis et Patabédia.

Sur les bords pittoresques du grand lac Matapédia on voit se dessiner la belle paroisse de Saint-Pierre-du-Lac, établie en 1888 seulement et qui, depuis, a progressé d'une façon prodigieuse. Les grandes scieries des messieurs King y ont attiré une véritable tribu de travailleurs et de colons. On y compte déjà deux cents familles et ce nombre va sans cesse en augmentant, au point que l'on parle de fonder une nouvelle paroisse dans le voisinage, comprise, partie dans le canton Awantysh et partie dans le canton Nemtaye. Déjà une quarantaine de colons ont pris des lots dans ces cantons à leur portée, et ils n'attendent plus que l'ouverture d'une route pour aller s'y établir.

En continuant de descendre le chemin Matapédia on arrive à Saint-Benoît-Joseph-Labre d'Humqui, paroisse qui portait autrefois le nom de La Fourche. Plus ancienne de quelques années que sa voisine, Sayabec, cette dernière continue de progresser rapidement. Elle renferme deux cent soixante familles. La grande maison Price y emploie plusieurs centaines d'hommes à l'exploitation du bois. Comme dans les endroits que nous venons de mentionner, la terre y est remarquablement propre à la culture, et l'on y parle également de fonder une paroisse nouvelle sur les bords de la rivière Humqui.

De l'autre côté de la Matapédia, sur la rive gauche, au-dessous de Humqui, s'étend le canton de Causapscal, qui est encore une mission rattachée à Saint-Laurent de Matapédia. Depuis quelques années il s'y dirige un fort courant d'émigration de Rimouski et des Cantons de l'Est. Le défrichement y est devenu très facile, par suite des grands feux de forêt qui ont ravagé de préférence cette partie de la vallée de la Matapédia. Le sol y est aussi très fertile. On y compte une soixantaine de colons, dont

le nombre s'accroît régulièrement par de nouvelles accessions, chaque année, dès que reprend la belle saison.

Le site de Causapscal est enchanteur, ses habitations élégantes, et les attraits et les avantages qu'il offre aux dilettanti de la pêche sont irrésistibles. Il est en effet le séjour favori d'un nombre toujours croissant de sportmen, qui s'y rendent tous les étés, pour y faire la pêche au saumon que l'on trouve en abondance dans la rivière Matapédia.

La construction d'un pont pour relier les deux bords de la rivière, dans le canton Causapscal, est devenue d'une nécessité urgente.

Dix milles plus bas, également sur l'Intercolonial, se trouve Beaurivage. Ici, la colonisation n'en est encore qu'à ses débuts. Cependant, elle progresse, comme dans les autres endroits de la vallée. On y compte une quarantaine de lots plus ou moins en culture. La construction d'un pont y serait aussi extrêmement désirable ; elle donnerait un grand élan aux établissements en voie de formation.

* * *

Nous suivons toujours notre route, nous traversons le canton Assametcouagan, et, de l'autre côté de la rivière, le canton Milnikek, puis nous arrivons à celui de Matapédia, où nous trouverons la paroisse de Saint-Alexis, dont la fondation et le développement offrent la page la plus intéressante qui puisse être écrite sur la colonisation de la vallée que nous sommes en train de parcourir.

V

L'histoire de la colonisation, dans la vallée inférieure de la Matapédia, rappelle un de ces exodes de pèlerins des 16ème et 17ème siècles, qui ont marqué d'une si forte empreinte quelques-uns des endroits historiques du nouveau monde. Dans des conditions qui n'ont pas le caractère imposant ni la grandeur en quelque mesure épique que leur donne l'histoire, dans des conditions réduites à un tout petit cadre, mais se rattachant par plus d'un point de ressemblance au débarquement des pèlerins de la MAY FLOWER sur le rivage du Massachussetts, a commencé, grandi et s'est fortifiée avec le temps la petite colonie primitive qui a jeté les premières fondations sur la rivière Matapédia, à l'endroit où ses eaux, se mêlant avec celles de la Ristigouche, vont se perdre dans la Baie des Chaleurs.

Dans le cours de l'été de 1860, quelques hommes courageux, appartenant à la paroisse acadienne de Rustico, située sur la côte nord de l'Ile du Prince-Edouard, étaient venus visiter les terres du canton de Matapédia, avec l'intention de s'y fixer. Ce qui avait donné lieu à ce mouvement, c'était la tenure incertaine des terres dans l'Ile du Prince-Edouard, où prévalait encore le système des baux emphythéotiques, avec des termes variant de 20 à 99 ans, c'étaient la pauvreté relative et l'exiguité du territoire cultivable, et enfin la nécessité de se trouver de



MISSION DES SAUVAGES, CROSS POINT.

nouvelles demeures dans un pays où la libre tenure, l'excellence du sol et les facilités de paiement données à l'acquéreur pouvaient offrir des motifs déterminants de départ aux hommes de volonté et d'initiative.

M. l'abbé Belcourt, missionnaire acadien à Rustico, avait donné l'impulsion à ce mouvement d'émigration et s'était d'abord assuré, pour cet objet, la réserve d'une certaine étendue de terre dans le canton Matapédia.

Réunir autant que possible les catholiques des possessions anglaises dans la province qui leur offre la plus grande liberté pour leur religion, leur langue et leurs lois, telle était la pensée dominante de cet homme qui agissait surtout en vue d'assurer l'avenir aux hommes de sa race. Puisqu'un fort contingent des Acadiens de Rustico étaient obligés d'émigrer, naturellement ils devaient se porter vers le pays qui leur offrait le plus de garanties pour la conservation de ce que l'homme a de plus cher au monde, sa langue et sa religion. De là au choix de l'endroit le plus immédiatement avantageux et le plus facile à atteindre, il n'y avait qu'un pas, et ce pas se trouvait franchi par l'exploration des nouveaux-venus sur les bords de la Matapédia et de la Ristigouche.

Ceux-ci, partis au nombre de douze de l'Ile du Prince-Edouard, étaient arrivés, après une heureuse traversée, à la mission de Ristigouche. Aussitôt, ils s'étaient dirigés vers le nouveau pays, objet de leurs espérances. Là, ils se divisent en deux groupes chargés, chacun, d'explorer

une portion différente de ce pays. Réunis de nouveau à leur point de départ, après quelques jours d'exploration, ils reprennent la route de la mission, emportant avec eux une petite quantité du sol canadien pour le faire voir à leurs compatriotes de Rustico. Ils avaient trouvé la contrée " de leur fantaisie," suivant leur expression. Ils donnent quelques explications au missionnaire, lui assurent qu'il verra arriver avant longtemps de nouveaux colons, et, après quelques heures de repos, mettent de nouveau à la voile et retournent à l'Ile du Prince-Edouard, où ils ont hâte d'arriver, pour donner toutes les bonnes nouvelles dont ils ont l'esprit et le cœur remplis.

Les explorateurs arrivent à Rustico sans accident. Grande nouvelle dans la paroisse. Tous s'empressent de venir rencontrer les voyageurs, de les faire parler et de se faire montrer la terre du pays lointain. Le curé se met aussitôt à l'œuvre et pousse vigoureusement à l'émigration. Mais il rencontre une forte opposition au début. Les uns disent qu'on veut envoyer leurs parents, leurs enfants et leurs amis mourir de faim au milieu des bois du Canada. D'autres regardent la chose comme impossible. Malgré toutes les résistances, néanmoins, la persévérance du curé réussit à gagner quelques familles. De leur côté, les explorateurs font un tableau séduisant de leur voyage, de la richesse du sol et des forêts qu'ils avaient visitées. Enfin, un mouvement se détermine, et, dès le mois d'octobre suivant, quatre familles et trois jeunes gens, décidés à tenter l'aventure, s'embarquent dans une goëlette, à Rustico, afin de se rendre à la Matapédia, d'y hiverner et d'y commencer tout de suite les travaux de défrichement.

Au Nouveau-Brunswick, ils prennent passage sur un

des steamers du Canada. A Dalhousie, laissant le steamer, ils montent la rivière Ristigouche sur une barge et arrivent à la mission, le 3 novembre, une dizaine de jours après leur départ.

Aussitôt ils se mettent en route pour la Matapédia. Mais, avant de s'enfoncer dans la forêt, les hommes laissent leurs familles chez un particulier, M. Daniel Fraser, établi sur les bords de la rivière. Sans inquiétnde désormais pour leurs femmes, les maris partent pour aller abattre les premiers arbres de la forêt et pour y construire des habitations provisoires. Bientôt ils ont réussi à faire une installation suffisante et ils retournent chercher leurs femmes. Celles-ci, au comble de la joie, prennent la route de leurs nouvelles demeures, et s'abritent tant bien que mal, deux familles par *chantier*, les jeunes gens se confectionnant un petit logement séparé, au dehors.

* * *

Telle est l'histoire touchante et simple de l'établissement des premiers colons sur les rives de la Matapédia. Le ciel a récompensé le courage et béni les efforts de ces braves gens. Ils ont défriché et cultivé un magnifique canton; aujourd'hui ils sont possesseurs de belles et bonnes grandes propriétés et forment un noyau important de population, autour duquel de nouvelles colonies, bientôt également heureuses et prospères, vont se grouper et s'étendre.

A la fin de mai de l'année suivante, vingt autres familles et dix-sept jeunes gens arrivaient à leur tour ; au mois d'octobre, trois nouvelles familles, ce qui portait la population de la colonie à 155 âmes, vers la fin de 1861.

En 1862, le 1er juin, la colonie s'accroît de douze familles et de deux de plus en octobre.

L'année suivante, le 2 juin, on voit arriver sept nouvelles familles, en sorte que, dans la troisième année de sa fondation, la colonie acadienne comptait déjà 48 familles, 216 enfants et un certain nombre de célibataires, formant un total de 325 individus.

Ces colons nouveaux, qui avaient été obligés par la pauvreté de quitter leur pays d'origine, étaient, on le comprend, dans une condition très précaire, voisine même de la mendicité. Ils étaient venus sans ressources aucunes et ils étaient entourés de toutes parts par la forêt. Il n'y avait ni travail ni industrie possible qui pût leur assurer quelque moyen de subsistance. Ils étaient en outre incapables de se procurer les choses les plus indispensables à leur situation. A la misère et à l'impuissance d'y remédier venaient s'ajouter de grandes difficultés extérieures, c'étaient la rivière Matapédia et la distance à parcourir pour gagner la petite ville de Campbellton ou la mission de Ste-Anne de Ristigouche. La rivière Matapédia s'élargit considérablement le printemps et l'automne ; elle devient alors très rapide et même dangereuse. Combien de fois un malheureux père de famille, assis sur le bord du courant, attendait vainement le passage d'un canot, pendant que son cœur défaillait à la pensée de ce qui se passait chez lui où sans doute, à cette heure, ses petits enfants criaient à leur mère qu'ils avaient faim, sans qu'elle pût leur répondre que par des larmes. Et souvent,

n'ayant pu réussir à traverser la rivière, le malheureux revenait à la maison, exténué, découragé, le cœur brisé.

D'autrefois, quand il avait pu traverser la Matapédia, il lui restait à parcourir quinze milles, à pied, pour se rendre à Campbellton ou à Ristigouche. Le trajet accompli, il revenait le plus souvent avec d'autres colons comme lui, chacun avec un sac de farine sur les épaules ; mais d'autrefois aussi, ils revenaient tous les mains vides, et alors, pour ne pas être accablés par le désespoir, il leur fallait toute la résignation et toute la force que donne l'espoir dans la Providence.

Les provisions épuisées, ce qui arrivait promptement, il fallait encore se tourmenter l'esprit pour en trouver de nouvelles.



Comme on peut le croire, les récoltes n'offraient qu'une bien maigre ressource. Une famille arrivée dans le mois de juin, obligée d'abattre le premier arbre, de bâtir une maison, aurait-elle pu préparer et ensemencer assez de terre pour espérer une bonne moisson dès l'automne suivant? On semait trop tard, et la gelée survenait avant la maturité des grains ; ce n'était cependant pas au climat qu'on avait à s'en prendre. Il fallait avoir un grand courage ou une grande détermination pour travailler avec la misère, comme compagne assidue. Le missionnaire, l'abbé Saucier gémissait de voir ses pauvres ouailles dans cette lamentable situation. Bien souvent, à son réveil, il craignait de s'entendre dire qu'un tel ou un tel était mort de faim... Mais la Providence veillait, et les douloureuses circonstances où se trouvait la colonie de la Matapédia ne

devaient pas tarder à être connues de ceux qui avaient pris à cœur de la voir prospérer.

Un mouvement d'irrésistible sympathie avait couru par toute la province de Québec à la nouvelle de la détresse des frères acadiens. Avant d'être connue du public, cette détresse l'avait été d'un certain nombre de généreux citoyens de Québec qui avaient formé un comité de colonisation et qui ne cessèrent, pendant plus de deux années, de solliciter des dons et des souscriptions de toute nature en faveur des braves colons nécessiteux.

Dès l'année 1861, ils avaient formé entre eux la petite somme de 126 dollars, destinée à l'achat de grains de semence et de certains outils de première nécessité. Le gouvernement donnait en outre 200 dollars pour un commencement de chemin dans l'intérieur du canton de Matapédia ; les élèves des colléges, encore tout chauds du souvenir de l'expulsion barbare des Acadiens de leur terre natale, en 1754, s'étaient cotisés pour venir en aide à leurs descendants ; la presse s'était émue et plusieurs journaux avaient ouvert des listes de souscription ; bref, vingt-huit mois ne s'étaient pas écoulés que la sympathie et la générosité publiques avaient produit la somme respectable de 1457 dollars, et le gouvernement ayant fourni de son côté $2,500, on se trouvait avoir distribué aux cinquante familles acadiennes de Matapédia, durant ce laps de temps, un montant total de près de 4000 dollars.

On avait aussi construit un bac ou chaland pour traverser la rivière Matapédia, que les colons étaient obligés de traverser auparavant en canot, quand ils le pouvaient, avec bien des difficultés, et souvent même en exposant leur vie.

* * *

A la fin de 1862, on comptait 56 terres, sur chacune desquelles quelques arpents étaient en culture. Les colons s'étaient construit des petites maisons en troncs d'arbres équarris, et comme ils manquaient de tuyaux et de poêles, ils avaient remédié à cet inconvénient par des cheminées en terre dans lesquelles les bûches enflammées servaient également à chauffer et à éclairer la famille.

En 1883, le gouvernement affectait une somme de $900 à la continuation des travaux sur le grand chemin Matapédia. Cette somme, cependant, était en grande partie employée à l'achat d'effets et de provisions pour les colons acadiens qui, en retour, devaient travailler à la confection du chemin. Enfin, après plusieurs années successives pendant lesquelles le gouvernement et le public leur vinrent plus d'une fois en aide, les acadiens parvinrent à se suffire à eux-mêmes et à fonder, sur les bords de la Matapédia, une paroisse qui, sous le nom de Saint-Alexis, renferme de nos jours près de deux cents familles, dont une vingtaine canadiennes-françaises.

VI

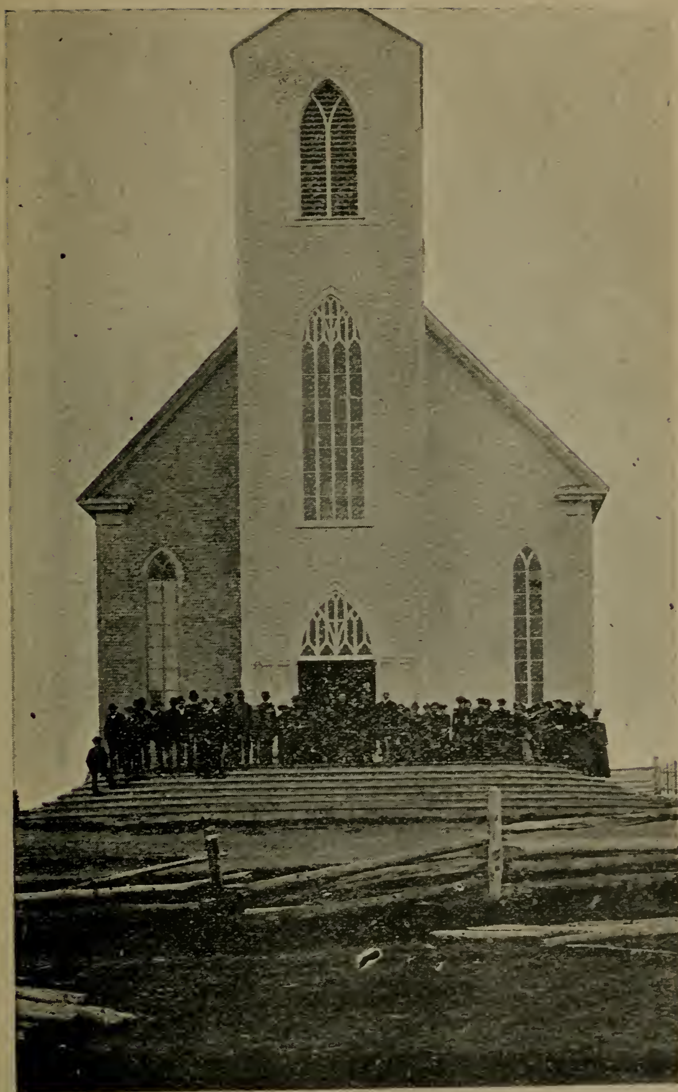
La paroisse de Saint-Alexis est située, comme on l'a vu ci-dessus, au confluent des rivières Matapédia et Ristigouche, et forme partie d'un plateau élevé qui n'a pas moins de 14 à 16 milles de longueur sur 4 à 5 de largeur.

Toute cette contrée est couverte des plus beaux bois que fournit le Canada, tels qu'érables, merisiers, cèdres etc. ; le sol, d'une nature argileuse, y est d'une grande fertilité et absolument exempt de roches. C'est ce qui en rend la culture extrêmement facile et y attire des

colons de nombreux endroits divers, charmés de n'avoir pas à faire subir au sol des préparations difficiles et parfois coûteuses avant de pouvoir en tirer parti. Il n'existe pas d'endroit plus propre à l'industrie laitière ; aussi les cultivateurs de Saint-Alexis ont-ils formé un cercle agricole pour le développement de cette industrie, et semblent-ils déterminés en outre à se prêter de tout leur pouvoir à tous les progrès agricoles et à toutes les améliorations possibles.

Par le chemin Matapédia et les grandes routes qui longent la rivière Ristigouche et les deux côtés de la Baie des Chaleurs, ils se trouvent en communication directe, d'un côté avec les groupes acadiens de la baie et ceux que l'on voit disséminés sur les côtes du Nouveau-Brunswick, de l'autre avec les populations canadiennes de la rive sud du Saint-Laurent ; et, par l'effet d'un double courant d'émigration se dirigeant des bords du fleuve à l'intérieur, et des paroisses acadiennes à la vallée de la Matapédia, cette belle et vaste contrée verra disparaître rapidement l'antique forêt, et de nombreuses et prospères colonies surgir de tous côtés sur son sol.

Cette forêt, les feux de jadis l'ont déjà considérablement diminuée ; c'est ainsi qu'ils ont porté leurs ravages sur une étendue d'environ cent cinquante mille carrés, en arrière du canton Milnikek, jusqu'à la Matapédia.— Néanmoins, l'épinette, le merisier, l'érable et le cèdre se trouvent encore en abondance dans les endroits où le feu n'a pas pénétré. Mais cette dévastation, qui date déjà d'une quinzaine d'années au moins, n'existera bientôt plus qu'en souvenir, la nouvelle pousse, qui remplace les bois de haute futaie naguère consumés, ayant déjà dépassé vingt à vingt-cinq pieds de hauteur.



EGLISE ST-ALEXIS MATAPEDIA.

L'épinette et le cèdre, en particulier, abondent presque partout. Avec le cèdre, qui est de qualité excellente, on fait une grande quantité de bardeau qui est expédié aux Indes Occidentales ; on en fait aussi beaucoup pour l'usage domestique. Le pin n'est pas d'aussi bonne qualité que celui d'Ontario, mais l'épinette de commerce est supérieure à celle que l'on trouve dans les autres parties de la province.



Toute la vallée de la Matapédia est abondamment arrosée de cours d'eau et de rivières. Le printemps, à la crue des eaux, ces rivières se gonflent suffisamment pour porter des billots, sur la plus grande partie de leur parcours ; la plupart d'entre elles offrent, sur leurs rives, d'excellents sites pour l'érection de moulins et de fabriques de diverse nature. Les rivières Caribou, Sifrois, Mistigouèche, Métis, Assemetcouagan et Humqui sont flottables jusqu'à leur source.

Les lacs, les rivières et cours d'eau en général de cette contrée sont extrêmement poissonneux. Le saumon et la ruite y abondent. On dit que dans la rivière Causapscal seule, il se prend chaquehiver pour plusieurs centaines de dollars de truites, que les gens de Campbellton expédient aux Etats-Unis, où la truite est un poisson de luxe.

Les animaux à fourrure y sont également très nombreux ; on y voit en quantité l'orignal, le caribou, la marte, la loutre, le vison et même le castor ; cependant, ce dernier tend à diminuer de plus en plus, par suite de la chasse effrénée dont il est l'objet. Le vison et la loutre dévorent des millions d'œufs de saumon déposés dans les rivières, au temps du frai.

" Pour ce qui concerne les moyens de communication dans cette partie de la province, dit M. J. B. Lepage, arpenteur, dans un rapport en date du 1er mai, 1885, j'ai rarement parcouru de pays où il soit plus facile de communiquer par des chemins, dans toutes les directions. Rien ne s'opposerait, entre autres, à l'ouverture d'un chemin de premier ordre, partant de la station de l'Intercolonial, à Humqui, et pénétrant jusque dans les fertiles terres qui se trouvent en arrière des cantons Nemtaye, Matalik et Milnikek, et qui comprennent une superficie d'environ 350 milles.

" Au point de vue de la colonisation, ajoute M. Lepage, la région de la Matapédia, que j'ai explorée et qui embrasse une étendue de plus de 1300 milles, offre de bien grands avantages. Toutes les terres, à de rares exceptions, peuvent faire de bons établissements. J'ajouterai qu'elles ne le cèdent en rien aux terres si vantées du Lac Saint-Jean, que j'ai eu l'occasion de visiter. La culture de ces terres, aidée des ressources que peut encore produire, pendant plusieurs années, le commerce de bois et des moyens de communication faciles, donnerait le bien-être à des milliers de familles."

Au sujet de cette même région, M. Joseph Bureau, le célèbre explorateur officiel, s'exprime en ces termes, dans un rapport en date du 12 décembre, 1893.

" Dans les cantons de la Matapédia, que je viens de parcourir, les terres sont exceptionnellement bonnes, le sol de nature franche, glaise, généralement couvert d'un



1ER RANG ST-ALEXIS MATAPEDIA.

peu de sable, qui est lui même très productif, attendu qu'il est ce qu'on appelle du sable glaiseux.

" Dans ces cantons on ne rencontre que très rarement des roches ou du gravier, le sous sol étant ordinairement de glaise pure, qui prend une teinte quelquefois jaune, ou rouge, ou grise, mais qui ne cesse pas d'être très avantageuse, en autant que l'on rencontre cette couche invariablement à sept, dix ou quinze pouces au plus de profondeur.

" Pour me résumer, d'après les notions générales que j'ai de cette partie de la province de Québec, je suis prêt à dire qu'à partir du lac Témiscouata jusqu'au bassin de Gaspé, en ligne droite, les terres sont exceptionnellement bonnes, et, en particulier, celles qui sont arpentées et divisées en cantons."



Les cantons entre lesquels le territoire de la Matapédia a été divisé, et qui ont chacun une contenance de soixante milles en moyenne, sont au nombre de onze et portent respectivement les noms d'Awantjish, de Nemtaye, Humqui, Matalik, Milnikek, Matapédia et Patapédia sur la ligne droite, et de Lepage, Casupscal, Assemetquagan et Ristigouche, sur la rive gauche.

M. Benson Williams, arpenteur provincial chargé de faire une exploration officielle des cantons de Humqui, de Lepage et de Causapscal, vient d'adresser au commissaire des Terres Publiques des rapports très circonstanciés de sa triple exploration. Après avoir dépeint l'aspect général du pays de la Matapédia qui présente une succession uniforme, et pour ainsi dire régulière, d'ondulations,

de collines semblables à de longues vagues, de vallons largement ouverts, sans qu'on puisse apercevoir nulle part ni montagnes, ni rochers, ni élévation considérable, ni reliefs rocailleux, ni bas-fonds exposés à des gelées précoces, ni savanes enfin, mais seulement un pays suffisamment accidenté pour permettre un égouttement facile des eaux, un pays agréable à contempler et à parcourir, possédant un sol fertile, du bois et de l'eau en abondance, pouvant être défriché et établi à un minimum de dépenses et de travail, coupé de nombreux lacs, de cours d'eau flottables et très poissonneux, dont les plus considérables sont la rivière Humqui et la rivière Causapscal, M. Benson Williams termine son étude par des observations générales, mais très précises, dont nous croyons devoir faire les extraits qui suivent :

1o. Humqui — *Le sol* — " Sans exagération, le sol de ce canton est de première qualité et éminemment propre à la culture. C'est une " terre jaune," de nature plastique, exempte de roches et même de cailloux ; on n'y distingue que quelques petits fragments d'une pierre calcaire, d'une sorte de tuf, très friable, qui se désagrégerait rapidement et s'assimilerait au sol mis en état de culture. Ce sol produirait en abondance du foin, des grains et des racines fourragères ; il est d'une qualité uniforme et ne diffère que par la couleur, qui est tantôt jaune, tantôt brune, tantôt gris foncé, presque noire, correspondant respectivement aux diverses espèces de culture que l'on veut faire, certaines cultures préférant une terre jaune, d'autres une terre brune...... : mais il serait difficile de trouver nulle part un sol dans son ensemble aussi généreux ; qu'on le parcoure lot par lot, rang après rang, on n'y trouvera jamais aucun dépôt pierreux ni rocheux, mais toujours il offre



VILLAGE HUMQUI

un niveau égal qui permet à la charrue de manœuvrer sans obstacle et de creuser tout de suite ses sillons, les feux de forêt ayant en outre d'avance préparé le défrichement.

" Le climat de ce pays est de plus très favorable à l'agriculture. On n'y connaît guère les gelées précoces ; la neige tombe de bonne heure et couvre la terre avant qu'elle soit gelée, les printemps ne sont pas tardifs, et la neige, tombée en abondance, ayant préservé le sol de la gelée, le fermier est en mesure, dès que celle-ci disparaît, de faire ses semailles, contrairement à tant d'autres endroits de la province où la terre est si gelée, au printemps, qu'on est obligé d'attendre des semaines avant de pouvoir commencer à semer.

" D'après mes observations personnelles et les conversations que j'ai eues avec des gens désireux de prendre des lots dans le canton Humqui, les perspectives de la colonisation sont magnifiques. M. le curé attend un grand nombre de familles, au printemps, des cantons de l'Est et même du Manitoba ; je n'ai aucun doute que beaucoup de colons sérieux viendront ici et prendront des lots là où ils seront certains de pouvoir s'établir tout de suite.

" Sur les hauteurs et les versants c'est le bois franc qui domine ; dans les bas-fonds c'est le cèdre. Mais il y a absence complète de bois de commerce. Néanmoins, le colon trouvera sur n'importe quel lot tout le bois nécessaire à ses constructions et à son usage ; il n'aura pas à faire de défrichements et ne rencontrera quelque difficulté que dans les cédrières. Sa récolte dépassera ses besoins et il pourra en écouler le surplus par le chemin de fer, qui est à sa portée. C'est pourquoi je recommande instam-

ment au gouvernement de faire compléter les arpentages et de mettre en vente le plus tôt possible toutes les terres de ce canton."

Canton Lepage — Le sol est ici absolument de la même nature et de la même apparence que dans Humqui, avec cet avantage de plus que les ruisseaux y sont nombreux où coule une eau douce, exceptionnellement bonne, et les espaces plus grands où le feu a détruit le bois, offrant ainsi au colon pauvre une terre défrichée d'avance, où il n'a qu'à labourer et à semer.

" Tout ce que j'ai dit du sol du canton Humqui s'applique à celui de Lepage. Je n'ai jamais vu sur les bords du Saint-Laurent de meilleure terre que celle de ce dernier canton en particulier.

Quant au bois de commerce, tel que l'épinette, je dirai, comme précédemment, qu'il n'est pas en quantité suffisante pour être exploité. Le terrain de ces cantons est surtout propre à la pousse du bois franc et du cèdre. Les feux ont passé principalement sur les hauteurs et ont laissé les fonds intacts. Là où la pousse nouvelle du bois franc fait son apparition, le colon en trouvera assez pour ses besoins domestiques ; tandis qu'avec le cèdre il pourra façonner des bardeaux, des poteaux de télégraphe, des traverses de chemin de fer, des clôtures...... Quand la nouvelle pousse aura atteint sa croissance complète, l'érable, le merisier et le bouleau abonderont ; le bouleau surtout sera d'une grosseur considérable.

En ce qui concerne le climat et les perspectives de la colonisation, je ne puis que répéter ce que j'en ai dit ci-dessus à propos du canton Humqui. Le plus tôt ces cantons seront ouverts à la colonisation, le mieux ce sera ; le pays y trouvera son avantage sous tous les rapports, une nombreuse population agricole pourra s'y établir et

l'on verra s'y succéder des paroisses bien établies, où comme cela se voit dans certains autres cantons du pays, les habitations ne seront plus à des vingtaines d'arpents les unes des autres."

CASUPSCAL — " De même que dans les deux cantons précédents, le sol de Casupscal est une riche " terre jaune," éminemment propre à la culture du foin, des racines et de tous les grains en général. On ne saurait trop recommander ce canton au point de vue de la colonisation ; celle-ci ne peut, nulle part ailleurs, se développer avec autant davantages de sol, de climat et de facilités d'établissement, avec le moins de frais et de travail pour le colon généralement pauvre et peu en état de supporter les durs travaux du défrichement."

VII

A une série de questions que le département de l'Agriculture et de la Colonisation a récemment adressées à messieurs les desservants des différentes cures et missions de la Matapédia, ceux-ci ont fait des réponses à peu près identiques, de telle sorte qu'il est inutile de les reproduire, chacune d'elles séparément, en ce qui concerne chaque endroit indiqué. Nous les résumons en une seule, dans laquelle le lecteur trouvera tous les renseignements particuliers qu'il désirs avoir.

Ces questions portaient sur les articles suivants :

1° Le climat ;

2° Le temps des semailles et de la récolte ;

3° Les céréales et légumes cultivés ;

4° Le rendement par arpent ;

5° La valeur relative des biens des colons ;

6° Les scieries, l'exploitation en général du bois et les profits que les colons en retirent ;

7° Le marché ;

8° Le prix des denrées ;

9° Les moyens de subsistance des colons, en dehors des produits de leurs terres ;

10° La valeur des terres en partie défrichées ;

11° Les érablières et la fabrication du sucre d'érable.

Toutes les réponses à ces différentes questions affirment avec uniformité, conformément à une déclaration faite par l'éminent arpenteur Alexander Russel, après une expérience de plusieurs années consécutives ; 1° Que le climat de la Matapédia est de dix à douze degrés plus doux que celui de Québec.

2° Les semailles ont lieu au mois de mai et les gelées sont moins à craindre que dans toute autre partie de la province. Les récoltes se font en septembre et en octobre.

3° Les céréales et légumes cultivés comprennent le blé, le seigle, le sarrasin, l'avoine, l'orge, les patates, les navets, les choux, les pois, etc......

4° Le rendement varie quelque peu suivant les localités, mais se maintient toujours à un chiffre remarquable, relativement aux autres régions agricoles. Ainsi le rendement moyen du blé, par arpent, est de 20 à 25 minots, celui de l'avoine et de l'orge, 40 à 45 minots, celui du seigle 25 à 30 minots, celui du sarrasin 60 minots. Les pois donnent de 30 à 35 minots par arpent, et les autres légumes rapportent dans la même proportion à peu près.

5° La valeur relative des biens des colons dépend, biens entendu, du degré et de l'étendue de la culture. En général, ils suivent une progression allant de cinq cent à trois mille dollars. Les terres de cent acres, habitées depuis huit à dix ans et cultivées en partie, valent de 1000 à 2000 dollars. En certains endroits, dans



ÉCOLE DE SAINT-ALEXIS MATAPÉDIA.—11ÈME RANG.

le canton Causapscal, par exemple, on trouve des propriétés, comme celle de M. Blais, qui valent $5000, celle de M. Valois, $4,500, de M. Lepage et de M. Heppel, chacune $4000.00.

Ajoutons que dans presque toutes les parties de la vallée le sol est draîné naturellement et qu'il n'existe pas de région où le travail du colon soit plus facile.

Le prix des terres vendues par le gouvernement est de vingt centins l'acre.

Grâce au chemin de fer Intercolonial, les colons ont aisément et régulièrement accès aux marchés de Québec et des provinces maritimes.

6° Les forêts, très étendues, très productives, sont exploitées surtout par deux grandes maisons de commerce, la maison King et la maison Price, qui emploient des centaines de bras chacune, sans compter des exploitations particulières, moins importantes, mais tout de même fort avantageuses pour les colons qui y trouvent de l'emploi constamment, s'ils le veulent, en dehors de l'époque des semailles et de la récolte.

Cela suppose naturellement l'existence de " chantiers " et de scieries, pour l'exploitation sur place. Tous ceux qui veulent y prendre part sont à même de le faire. Aussi, le colon n'a-t-il jamais de morte saison et les " chantiers " l'attendent, pour l'aider à nourrir sa famille, quand sa terre lui a donné, pour l'année courante, tout ce qu'elle était en mesure de lui donner.

7° Toutes les parties habitées de la Matapédia se trouvant en communication directe et rapide avec la grande voie ferrée de l'Intercolonial, elles peuvent écouler journellement leurs produits sur tous les marchés du Dominion.

8° Le prix des denrées est au moins aussi élevé qu'il l'est à Québec et, souvent même davantage, par suite de la consommation considérable qui se fait dans les " chantiers " voisins. Le foin, par exemple, se vend généralement de 10 à 12 dollars le cent, l'orge 80 centins le minot, le blé un dollar, les pois un dollar, les patates 40 centins, etc......

9° En sus des produits de leurs terres, les colons peuvent faire de l'argent, à volonté, principalement au service des commerçants de bois.

10° La valeur des terres partiellement défrichées est en moyenne de trois à quatre cents dollars.

11° Les érablières sont nombreuses et l'on fait du sucre suffisamment pour la consommation locale.

Ajoutons que les scieries fournissent aux cultivateurs tout le bois, planches et bardeaux, dont ils ont besoin pour leurs bâtiments, en même temps que l'entretien de l'Intercolonial donne de l'emploi à beaucoup d'entre eux et permet à d'autres de vendre à la ligne le bois de cèdre dont ils sont propriétaires.

VIII

Promenade faite le long de la Matapédia, pendant la dernière quinzaine de mai, 1895.

Je voudrais sincèrement, en parlant de cette admirable vallée de la Matapédia qui est un séjour enchanteur en même temps qu'un domaine agricole incomparable, pou-



4ME RANG ST-ALEXIS MATAPEDIA.

voir me contenir dans les strictes limites de l'observation et faire un rapport circonstancié, fidèle et nourri de faits, mais dépourvu de couleur et propre uniquement à guider les colons dans leur marche vers cette terre de Chanaan qui se trouve dans la province de Québec. Mais cela m'est aussi impossible qu'il m'a été impossible de contenir mon admiration et mon enthousiasme en parcourant les ravissantes campagnes qu'arrose ce ruban fuyant qu'on appelle la rivière Matapédia, ruban qui coule entre des bords aux aspects toujours changeants, toujours diversement pittoresques, qui se pare de tous les tons du ciel et des reflets multiples de ses rives, reflets tantôt sombres, tantôt miroitants et dorés comme une parure des champs au de la moisson. Cette rivière est féconde elle même comme les terres qu'elle baigne ; elle est animée, vivante ; elle renferme en elle des millions de vies intenses, et peut nourrir, elle seule, de ce qui naît et s'agite dans son sein, tout un peuple de colons à qui la terre serait ingrate.

Quel beau pays, quel beau pays que le nôtre, me suis-je écrié cent fois en savourant ce délicieux spectacle ! Et comment se fait il que tant de ses enfants aient fui ces riantes et inépuisables campagnes, qui leur promettaient l'aisance et le bonheur, pour aller se renfermer dans les sombres usines et les ateliers homicides des Etats de la Nouvelle-Angleterre ? Hélas ! C'est là une de ces fatalités inexplicables qui se rencontrent dans la vie de chaque peuple, mais que l'on serait bien coupable de ne pas combattre dès qu'on en a découvert les causes et que les remèdes en sont à sa portée.

———

Loin de moi de vouloir faire une comparaison, même lointaine, entre la vallée de la Matapédia et les autres régions fertiles de notre province qui appellent également l'invasion et la conquête de nos colons. Non, certes ; ces sortes de comparaisons sont détestables et nuisibles ; mais, puisqu'il s'agit aujourd'hui de la vallée de la Matapédia, faisons-en simplement une rapide esquisse qui ne nuira en rien aux régions du Lac Saint-Jean, du Témiscamingue, de la Beauce, de la Rouge et de la Lièvre, réputées les plus fertiles et les plus attrayantes du pays.

On ne s'imagine pas ce que c'est que la vallée de la Matapédia quand on ne l'a pas vue. Les rapprots les plus exacts et les plus consciencieux ne sauraient revêtir les attraits de cette région pour en charmer le lecteur.

Comme je l'ai indiqué, dans le corps de cet opuscule, les régions réunies de la Matapédia et du Témiscouata forment un plateau d'une étendue beaucoup plus grande que je ne l'avais supposé d'abord, et qui ne contient pas moins de deux millions d'acres d'un sol sans égal. Et nulle part de côtes le long de la grande route qui suit tout le cours de la rivière, d'une extrémité à l'autre. Cette route est si belle, si unie, si planche que l'on dirait une large raie de velours sur laquelle glissent les voitures avec une allure uniforme et cadencée. Les montagnes de la région ne sont que des coteaux élevés, d'une grande variété d'aspects et couverts de terre végétale. La Matapédia n'est pas un pays de montagnes, mais un pays extrêmement mamelonné, coupé de gorges et de ravines, et se présentant au regard comme une mer de vagues de terre qui se déroule à l'infini vers un horizon inaccessible. C'est à peine si, çà et là, sur tout ce long parcours, on

découvre quelques rochers isolés, perdus dans l'océan de verdure qui les baigne. Quelles riantes campagnes ! On dirait un sourire continuel de la nature, d'une fraîcheur et d'une grâce qui se renouvelle à chaque aspect différent. Les habitations nouvelles, qui semblent éclore inopinément sous les pas du voyageur, participent de cette fraîcheur d'aspect et du caractère général des lieux. Et il y en a beaucoup. A chaque instant, ce sont des défrichements commencés de la veille et se multipliant comme à l'envi. Ce que cette région a fait de progrès, depuis quelques années seulement, personne ne le croirait ni ne s'en douterait, parce que personne n'en a été instruit par la voie d'aucune publicité. Et maintenant, on ne saurait se lasser de le dire, dès lors qu'on l'a constaté une fois seulement ; pour l'homme qui aime son pays, c'est là un devoir qui devient une véritable jouissance, et l'on se sent heureux de remplir une tâche qui peut faire naître les plus nobles et les plus légitimes espérances pour l'avenir de notre belle province et de la race d'hommes qui s'empare, tous les jours, de son sol et le féconde de ses labeurs.

IX

Saint-Alexis-de-Matapédia, dont le berceau a été si pauvre et si pénible, est devenu de nos jours une belle et vaste paroisse dont tous les rangs sont défrichés rapidement par les colons. Ceux-ci sont stimulés et encouragés sans relâche par le digne et intelligent curé de l'endroit, M. J.-E. Pelletier, dont le zèle ne se ralentit pas même dans les circonstances les plus défavorables. Causapscal sera

peut-être, avant longtemps, le joyau agricole de toute la région. Humqui est déjà un grand centre et Cedar Hall a une population de plus de deux mille âmes.

Tous les desservants de la région de la Matapédia sont des hommes d'un esprit droit et généreux qui ont à cœur le développement matériel de leurs missions et les progrès légitimes, dans le sens le plus large du mot.

Ce développement et ce progrès, du reste, ne sont guère sensibles que depuis six ou sept ans. L'essor véritable ne date que depuis ce petit nombre d'années, mais il a été en quelque sorte merveilleux, étant données les conditions dans lesquelles les différents établissements s'étaient trouvés jusque là. Or, ces conditions étaient déplorables, et il a fallu toute l'énergie et la force d'endurance des gens de notre race pour les dominer et conquérir la position qu'ils occupent aujourd'hui.



Comme dans tous les cantons qui s'établissent par le seul fait du défricheur pénétrant petit à petit dans la forêt, les arpentages ont fait considérablement défaut ; beaucoup de colons ont dû s'installer à peu près comme des *squatters* ; les moyens de communication également ont été négligés. Quel gouvernement eût donc songé à construire des routes dans un pays que personne ne connaissait ? Mais aujourd'hui, l'impulsion donnée est tellement vigoureuse et la colonisation déborde tellement de tous les côtés qu'elle brise toutes les barrières devant elle et qu'il faut bien qu'on lui fasse le chemin libre. Le commissaire de



HABITATIONS DE COLONS SUR LE BORD DE LA RIVIÈRE RESTIGOUCHE.

l'Agriculture s'est mis au courant des nombreux besoins nouveaux et il a décidé de favoriser, dans la mesure de ses forces, le mouvement décisif qui se produit dans la région entière dont l'avenir fait l'objet de nos préoccupations du moment. Il fait ouvrir, à travers la paroisse de Saint-Alexis, une grande route qui aboutira directement à la rivière, en épargnant aux colons de longs et fatigants détours par le chemin actuel. Au bout de cette route s'élèvera un pont, actuellement en voie de construction, qui reliera les deux rives de la Matapédia et qui donnera lieu à la construction d'une nouvelle station sur l'Intercolonial. Cette route aura, pour la colonisation de cette partie de la vallée, des résultats énormes, que le lecteur ne saurait apprécier, par suite de son incapacité de juger à distance, mais qui semblent être d'un prix infini pour les colons de l'endroit.

On doit construire aussi un autre pont sur la Matapédia, en face de la propriété de M. Danjou, un des plus méritants et des intelligents cultivateurs de Causapscal. Jusqu'à présent on n'avait pas songé du tout à construire des ponts sur la Matapédia, la colonisation n'étant pas suffisamment avancée pour cela et le besoin ne s'en faisant pas impérieusement sentir ; mais, aujourd'hui, la situation est tout autre et l'on devra multiplier les moyens de communication si l'on veut simplement se tenir de front avec la marche progressive des établissements.

* * *

Le canton de Causapscal sera peut-être, un jour prochain, le joyau de la Matapédia, comme je l'ai donné à entendre

ci-dessus. C'est une admirable contrée agricole, baignée également par la Matapédia et par la rivière Causapscal qui débouche dans la première, à l'endroit même où s'élèvent les florissantes habitations qui formeront le village futur de la paroisse. Cette paroisse n'est encore qu'une mission, mais elle compte déjà près de 120 familles, et les défrichements se font dans toutes les directions, aussi loin que peut se porter le regard.

C'est de Causapscal particulièrement que l'on peut voir s'étendre au loin, vers l'horizon illimité, le magnifique plateau qui se termine seulement au bord du lac Témiscouata. C'est un océan de collines, de mamelons et de vallons où flottent d'épaisses forêts qui, bientôt, se convertiront en plantureuses cultures portant le bien-être et la richesse de milliers de familles.

De son côté, la rivière Causapscal, qui prend sa source à cinq milles seulement de la rivière Matane, arrose un immense espace d'une fertilité reconnue, et offre en même temps à l'industrie de nombreux pouvoirs hydrauliques. C'est une région favorisée du ciel entre toutes que celle-là. On regarde, non sans un certain étonnement, les défrichements et les établissements nouveaux se succéder presque sans interruption le long du chemin qui mène de Causapscal au canton voisin d'Humqui, situé à près de quinze milles de distance.

Ces établissements sont nés d'hier ; quelques-uns même ne datent guère que de trois à quatre ans, et déjà ils ont une apparence d'aisance, de confort, de bonne habitation qui vous laisse tout stupéfait d'un pareil spectacle au milieu d'un pays dont vous soupçonniez à peine l'existence. Ajoutez à cela le pittoresque de la nature environnante

et la beauté d'une route plus douce, plus unie, plus agréable à parcourir, je ne crains pas de le dire hardiment, que les chemins les mieux macadamisés de la province, et l'on pourra se faire quelque idée de ce que sera un jour, quand elle aura atteint son plein développement, cette région où se réunissent, à la fois, les attraits qui charment le touriste et les séductions d'un sol prêt à donner un trésor en échange de chaque sueur du colon.

* * *

Tout dernièrement il est arrivé à Causapscal quelques délégués envoyés expressément par des cantons de l'Est pour examiner le terrain et choisir des lots d'avance dans cette région. Ces délégués ont déclaré qu'ils enverraient à Causapscal une quarantaine de familles d'ici au printemps prochain, quelques-unes même dès l'automne. Notons qu'il en est déjà arrivé, qui n'ont pas voulu attendre si longtemps et qui se sont mis immédiatement à l'œuvre, malgré l'absence d'arpentages. Le colon ne peut pas attendre l'action du gouvernement ; cette action est trop lente pour l'expansion les colonies agricoles. Il faut choisir entre l'expatriation volontaire aux Etats-Unis ou l'appréhension de terrains qui n'ont pas encore été délimités : le colon ne balance pas longtemps ; il reste là où il est, intrépidement, comme MacMahon, et commence aussitôt ses préparatifs de défrichement. On dirait que le sol canadien ne peut être conquis uniquement par la volonté et le travail ; il faut encore de l'audace et quelque chose comme du défi. Heureusement que le colon

canadien appartient à une race d'hommes qui a toutes les hardiesses de l'aventurier, unies à la patience et à la détermination du pionnier, semeur de colonies !

On peut trouver un exemple de ceci dans la manière dont les premiers colons, longtemps très disséminés, très isolés, se sont emparé du terrain dans l'ancienne seigneurie du lac Matapédia. Cette seigneurie comprend toute la terre autour du lac, jusqu'à trois milles de profondeur. Les anciens propriétaires ne voulaient concéder de terres à aucun prix, et ceux des colons qui s'étaient emparé de leurs lots, l'avaient fait malgré les interdictions et les sommations de déguerpir que leur avaient libéralement adressées les agents des seigneurs. Cependant, ils avaient longtemps vécu dans la crainte d'être dépossédés ; bon nombre d'entre eux même s'étaient découragés et étaient partis ; mais d'autres avaient donné l'exemple de l'audace et de la résistance, et cet exemple, devenu communicatif, avait fini par implanter une colonie de pionniers qui ont fait triompher enfin leur droit à la possession du sol qu'ils avaient rendu productif.

Aujourd'hui, les messieurs King, grands commerçants de bois, sont devenus les acquéreurs de la seigneurie du Lac ; ils font une grande exploitation de bois sur cette seigneurie et, d'autre part, ils concèdent des lots facilement : aussi, toute cette contrée a-t-elle changé énormément d'aspect depuis cinq à six ans ! Elle participe de l'impulsion vigoureuse qui a été imprimée, justement depuis ce petit nombre d'années et comme sur un mot d'ordre, à toutes les régions nouvelles de la province, fait important et significatif sur lequel j'aurai à revenir plus d'une fois dans le cours de mes fructueuses pérégrinations.

N'oublions pas de noter en passant qu'à Causapscal on

a commencé la construction d'un aqueduc et qu'une fromagerie y est déjà en pleine activité. Comme toutes les autres fromageries existantes ou futures, celle-ci demande de l'aide au gouvernement, mais cette aide est indispensable dans les endroits qui ne font que s'établir et qui ont besoin qu'on soutienne leurs premiers pas.

* * *

J'ai vu les défricheurs à l'œuvre entre Beaurivage, situé à quelques milles plus bas que Causapscal, et Sayabec qui occupe l'extrémité supérieure du lac Matapédia, une distance de près de quarante milles.

Quelle activité ils déploient, quelle sorte d'âpreté, d'appétit ils mettent à s'emparer de ce beau sol qui s'abandonne et s'ouvre si aisément sous leur main, quelle émulation s'est emparée de chacun d'eux ! Si nos malheureux émigrés aux Etats-Unis pouvaient contempler une seule heure ce spectacle, ils repousseraient vite leurs velléités irréfléchies et funestes d'expatriation, et prendraient rang parmi les abatteurs de forêts. J'ai compté des centaines de lots où le sol fume encore des feux qui ont été allumés pour le débarrasser des épaisses futaies qui le couvrent, holocauste nécessaire, hélas ! qui ne manque pas de créer une impression pénible et de faire déplorer que tant de bois superbe, un des éléments de la richesse nationale, doive être sacrifié sans merci en vue d'un intérêt supérieur, celui de la production agricole et de l'établissement du pays. J'ai vu de longues séries d'habitations là où la forêt sombre régnait en maîtresse

unique et absolue, il y a trois ou quatre ans à peine ; en maint endroit les dernières souches calcinées ont disparu et de larges champs s'étalent sous le regard ; ailleurs elles subsistent encore et leurs troncs noirs, se consumant d'heure en heure, luttent en vain, avec les vigoureux épis qui les assiégent et les enveloppent, pour une dernière possession du sol qui les a vus naître, qui les a nourris et qui, maintenant, va se nourrir à son tour de leurs débris et de leurs cendres.

Beaurivage ne date guère que de dix-huit mois et, déjà, il possède une station de chemin de fer auprès de laquelle s'étend, de jour en jour, le groupe naissant des habitations. Déjà, aussi, les colons qu'elles abritent ont été menacés, comme c'est la règle, par des spéculateurs de terrains qui prétendent avoir un droit antérieur au leur et leur faire payer cher le privilége de rester sur le champ défriché par eux-mêmes, après tous les travaux accomplis et tous les risques encourus. Mais il est rare que ces oiseaux de proie réussissent à autre chose qu'à inquiéter et à molester les détenteurs du sol ; souvent ils en sont pour leurs peines et sont obligés de subir des conditions, au lieu d'imposer celles qu'ils avaient rêvées.

* * *

A partir de Causapscal on a vite accompli le trajet qui mène à Humqui, un des centres les plus importants de toute la vallée. C'est là que la maison Price conduit sa



TERRAIN NON OCCUPÉ ST-ALEXIS MATAPEDIA

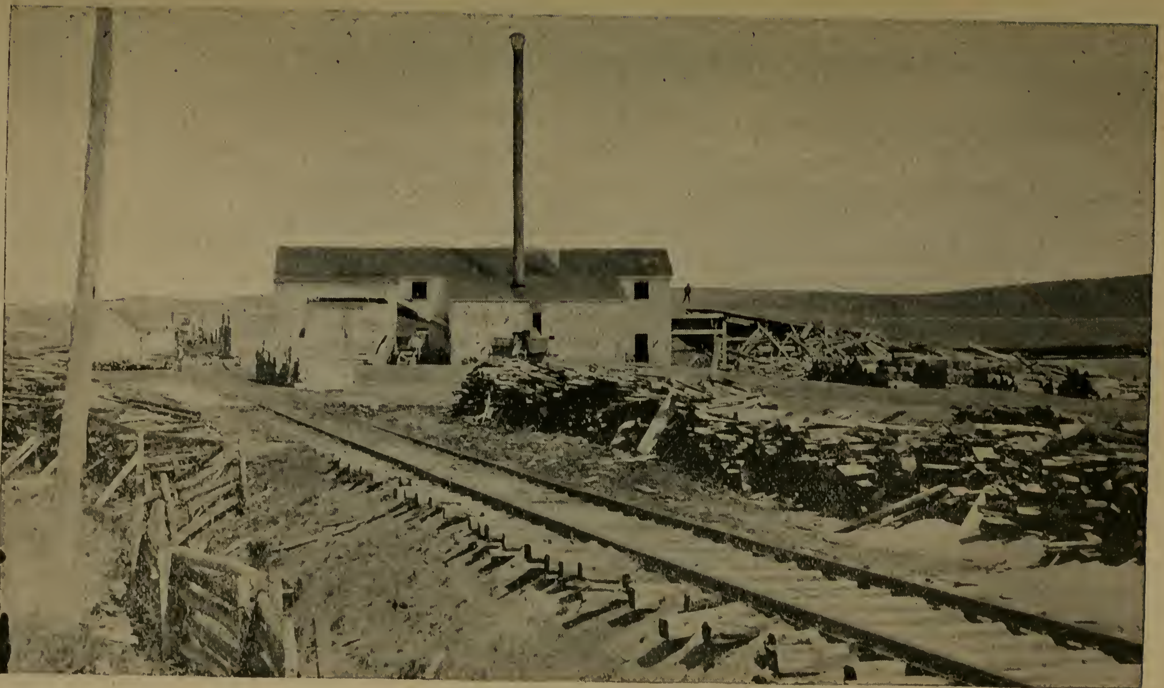
plus grande exploitation de bois, les concessions qu'elle possède dans cette partie-là seulement de la Matapédia, embrassant jusqu'à 160 milles de forêt vierge. Elle met en œuvre une grande scierie, mue par la vapeur, qui donne de l'emploi à près de trois cents bras, outre un moulin à bardeaux, sur la rivière Humqui, laquelle se décharge dans la Matapédia, à environ un mille du village.

Me sera-t-il permis de dire en passant que la rivière Humqui a le bonheur de posséder un saumon tout à fait indigène, à bec long et recourbé, qui constitue une variété exclusive, incapable de se reproduire dans d'autres eaux, et que les habitants de l'endroit n'omettent jamais de signaler, lorsqu'ils vous parlent des choses qui les intéressent le plus vivement ? Je me garderai bien de ne pas faire comme eux et de trouver puérile la mention d'un détail, tout petit qu'il soit, s'il est particulier à cette région où tout est intéressant, parce que tout y est encore dans l'enfance, et où les moindres choses offrent un certain attrait, en raison même de leur petitesse qui les ferait écarter dédaigneusement dans les endroits plus avancés en âge et en culture.

La route qui conduit de Causapscal à Humqui offre un intérêt toujours croissant. Humqui occupe l'extrémité inférieure du lac Matapédia, lequel a une longueur de 21 milles, sur une largeur très variable, comme celle de la plupart des lacs, dont tous ne possèdent pas cependant le pittoresque de celui-ci. La route dont nous parlons est l'ancien chemin Matapédia, si bien fait à l'origine et sur

un terrain si favorable que c'est à peine s'il a besoin, de temps à autre, de légères réparations. A un certain endroit, isolé, éloigné à une assez grande distance de toute habitation, vous débouchez tout à coup, au sortir des défrichements, sur une maison d'excellente apparence qui porte une enseigne de cordonnier. Cela vous paraîtra un peu énigmatique, mais donnez-vous la peine d'entrer. La femme du logis vous offrira une bonne tasse de lait ou d'eau puisée à la source voisine, et l'homme, tout en étirant sa babiche à la longueur de ses bras, vous racontera son arrivée dans le pays trois ans auparavant et tout ce qu'il y a vu de nouveau depuis lors. Ce cordonnier du bon Lafontaine se rend tous les dimanches à Causapscal, où les habitants de tout le pays d'alentour lui apportent leurs chaussures à réparer et lui donnent de nouvelles commandes, s'il y a lieu. Vernier, tel est son nom, apporte avec lui les chaussures, exécute les commandes nouvelles et rapporte le tout à Causapscal le dimanche suivant. Tout cela se passe sans que les journaux en aient jamais parlé, sans que Vernier ait fait paraître la moindre annonce et sans qu'il ait été obligé de proclamer dans des colonnes quelconques qu'il est le premier cordonnier du pays.

A un autre endroit vous passerez sous l'inscription peinte en grandes lettres sur une planche horizontale que soutiennent deux poteaux élevés, et qui indique que vous êtes là exactement au milieu de la route jadis si belle, et aujourd'hui quelque peu brisée, en certains passages, par les lourds charrois qui transportaient matériel et provisions, lors de la construction de l'Intercolonial. Cette route, c'est le fameux " chemin Matapédia ", que j'ai déjà signalé à plusieurs reprises et qui revient, à chaque



MOULIN KING, CEDAR HALL.

occasion, sous ma plume, sans doute pour qu'il ne me soit pas permis d'oublier les agréables impressions que j'ai ressenties en le parcourant.

* * *

En arrivant à Humqui on remarque une activité et un mouvement de grand centre dont on avait quelque peu perdu l'habitude au milieu des terres nouvelles. Il y a là un village considérable et une population nombreuse, de grands magasins, des industries, des moulins et des particuliers qui exploitent le bois, en sus des établissements de la maison Price.

Le chemin qui conduit de Humqui à Cedar Hall, huit milles plus loin, rappelle absolument, dans tous ses aspects, celui que nous venons de parcourir. C'est la même admirable campagne, la même activité et le même progrès dans les défrichements. On voit que tout le monde s'occupe, veut aller de l'avant et a une foi désormais acquise dans l'avenir de la belle et fertile vallée. Nous apprenons, chemin faisant, que des arpentages viennent d'être décidés pour les cantons de Lepage, Humqui, Causapscal et Métélick, ce dont nous félicitons vivement le département des Terres Publiques, et quelque peu aussi les colons qui ne sauraient y être indifférents.

Nous atteignons Cedar Hall, qui occupe le milieu à peu près entre Humqui et Sayabec.

Cedar Hall est le quartier-genéral de la maison King, qui y a établi ses scieries. C'est un endroit qui a pris, depuis quelques années, une importance majeure. A vrai dire, cet endroit, dont le nom de paroisse est Saint-Pierre-du-Lac, ne date que d'une quinzaine d'années, et, cependant, on y compte déjà plus de 800 communiants. L'agent des terres, M. Michaud, a débuté à Cedar Hall, comme chef de gare, précisément à cette époque : "Il n'y avait alors ici, me dit-il, que la station de l'Intercolonial, deux ou trois cabanes dans le voisinage et autant de camps à deux milles plus loin environ." Aujourd'hui, tous les lots sont pris et en plein rapport. Trois rangs seulement composent la paroisse de Cedar Hall ; le troisième, qui n'est que partiellement défriché, est le plus fertile des trois.

L'insuffisance des arpentages a aussi retardé ici la colonisation. En arrière des trois rangs de Cedar Hall se trouvent les cantons adjacents de Nemtaye et d'Awantjish. On vient de commencer un chemin pour communiquer jusqu'à Nemtaye ; un mille de ce chemin est maintenant complété, et le reste ne tardera pas à l'être, parce que les colons n'ont plus ni la patience ni le loisir d'attendre qu'ils avaient dans le bon vieux temps du pays, qui rappelle joliment celui du roi Dagobert. L'ancienne chapelle du lieu a été convertie en un presbytère qu'habite M. le curé Briand, charmant homme très heureux d'avoir une aussi jolie cure et recevant avec une courtoisie aimable les visiteurs distingués que le bonheur des temps appelle dans ces parages.



VUE PRISE DU COTÉ GAUCHE DE L'ÉGLISE DE ST-ALEXIS MATAPEDIA

Neuf milles plus loin que Cedar Hall on aperçoit Sayabec, centre moins considérable que ce dernier, mais qui est parvenu néanmoins à un développement important. Là aussi l'on fait une grande exploitation de bois et la colonisation avance à pas de géant. Rien ne pourra plus désormais entraver l'impulsion donnée et de populeuses paroisses vont bientôt remplacer les colonies naissantes.

* * *

Après les faits que je viens d'exposer dans le cours de cette étude, je crois qu'il n'y a aucune raison de me résumer ; les conclusions se tirent d'elles-mêmes : nécessité d'aider par tous les moyens possibles la colonisation sérieuse et, pour cela, répandre à profusion les connaissances agricoles ; faire connaître le pays, ce qui est le meilleur moyen de le faire aimer et d'y retenir ceux que l'émigration aux Etats-Unis attire et entraîne ; diriger les colons vers les meilleures régions agricoles, ce qui ne peut s'accomplir avec discernement qu'à la suite d'études faites sur les lieux par des hommes qu'aucun préjugé, qu'aucune idée préconçue n'empêche de bien se rendre compte des choses ; avoir toujours en vue, comme objet essentiel, supérieur à toutes les considérations politiques ou autres, l'établissement du pays. Avant tout, emparons-

1—Je ne puis malheureusement pas donner, par la photogravure, une idée ni de Causapscal ni de Sayabec, ni de Beaurivage, les vues que j'avais prises de ces différents endroits ayant été complètement détruites par un accident, lors de mon retour sur l'Intercolonial.

nous du sol ; tout l'avenir de notre race est là ; soyons un peuple d'agriculteurs, et nous ne tarderons pas à devenir une nation, de simple nationalité que nous sommes encore. C'est dans la terre qu'est la force, que sont les ressources suprêmes ; c'est par elle que tout se renouvelle et se féconde ; les habitudes et l'éducation agricoles font les races viriles ; nous avons devant nous un domaine illimité ou nous pouvons croître et multiplier à l'infini ; sachons tirer parti du don magnifique que nous a fait une généreuse Providence.

ARTHUR BUIES.


Imp L. BROUSSEAU